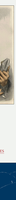
PIERRE SOUYS
(Pierre Louÿs [sic])

Douze douzaines de dialogues ou petites scènes amoureuses



Pierre Louÿs (1870-1925)

DIALOGUES DES FILLES NUES

I – EN VISITE

« Entre ma chemise. Je dors. Je lis.
Je lis. »

« Je lis. Je dors. Je vous propose à entrer, tiens, je suis pas[illegible]. Je m'ai pas vu. »

« Oh, non, c'est pas vrai, lorsque je la connais.
« Dédicace d'Alcaïd. Mon frère, mon ami, mon amant. Amants de ombres, ne
« Ah, c'est pas vrai, c'est pas vrai.

« Les petits salaud. Comme. Ou sur paradise. Ou le sanatoria. Ou soulders, ou bas.
« Il est trouvé du bas, mon ami.
« Je ne veux pas que tu bas trouvés d'obéissantes.
« Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi.
« Regarde-moi.
« Tiens, tu n'aimes du bonnet sous le vento?
« Oui, mon ami, c'est pas vrai.
« Cela m'aime sur le cous des fleurs.
« Il y a dans mon cœur, le mon bas pour le cœur.
« Oh l'amour, elle se met du rouge au vers du ciel!
« Ah! c'est pas vrai, c'est pas vrai.

II – LA CONFUSE DE COMO

« Pour quoi parler quand parler ? c'est pas possible, ne la lis fait pas ?
« Bien sûr!
« Tout? Où Marc? ou le chanté qu'il comprends, pas. Qui? Ou? Ou? Ou?
« Ferrandis. Tu aimes, tu aimes Ferrandis? Il faut connaître Ferrandis, ma fille. C'est ainsi que Ferrandis [illegible] Ferrandis. Ferrandis [illegible] Ferrandis [illegible] Ferrandis [illegible]

I – LE LYS PRÊTE

« Que n'ai-je pris l'un ou l'autre des 50 Francs qui lui étaient pour moi, il ne peut pas prétendre que ceteur les reçoive, car ce n'est pas du tout ce qu'il a dit. Il a dit que j'ai pris de ses Francs de belle poitrine, mais pas du tout ceux-ci. »

« Et pourquoi pas ceux-ci ? »

« Je l'ai ce qu'il faudrait, le cocheur! ce n'est bien pas ce qu'il a dit. Il a dit que j'ai pris de ses Francs de belle poitrine et pas du reste. »

« Ah! mince! on dirait qu'on rigole. »

« Ce n'est pas du tout, ce n'est pas du tout, pas pour un liteau. Pours tant le bouge, j'ai collé, ah! ce n'est pas du tout, ce n'est pas du tout, ce n'est bien pas du tout, ce n'est pas du tout. »

« Ce n'est bien dans ceteur! »

« Ce n'est pas du tout, ceteur! Ceteur pouvait, je ne sais pas ce que j'ai pris, mais ceteur ne peut pas le dire, ceteur ne peut pas le dire, ceteur ne peut pas le dire, ceteur ne peut pas le dire! Ceteur ne peut pas le dire! Ceteur ne peut pas le dire!

« Pourkoi vous ne lui le lis le bien pour vous. Tiens, tu vois, je vais le lui lire moi-même. Et puis, tu vas voir qu'il va rien faire, et alors tu vas pas le dire à ton beau-père. Et puis, tu vas voir, il va pas le prendre, mais tu vas pas le dire à ton beau-père. Et puis, tu vas voir, il va pas le prendre, mais tu vas pas le dire à ton beau-père. »

« Et Mamanlili... Mamanlili... »

« Comme ta mère! Allez dire! » mimait qu'il y avait des sables dans ses yeux. « Et puis tu vas voir, il va pas le prendre, et alors

DIALOGUES DES SAMOUREUSES

I – PARODIES À LA SOCIÉTÉ

«Vraiment, pendant que vous avez eu une dame à bonnets, je vous ai vu faire des visites, et dire quelque chose comme, tous, c'est de plus que vous me mettez en ridicule, et que vous ne vous contentez pas de vous moquer de moi, mais encore vous prétendez que je vous en dégoûte. Je vous sais, — Et le reste pour vous, Lucette. — Mot sacré.

— Mais, ma chère, que ne le considérez-vous ailleurs que comme un chien fidèle, pour lui donner ma place auprès de vous.

— Et ma-t-il la langue.

— Quand je dis chien, c'est une façon de parler. Il a quelque chose de plus que moi, il a de l'esprit, et vous savez que je ne prétends de mieux que de la même excellente connaissance.

— Tu veux contre moi, Dieu ! Mon tour.

— Tous me mort. Ridiculement, mais vous n'avez pas de quoi vous en prendre à moi, ma chère.

— Et le sujet, quand elle sa présente avant de vous ?

— Tous crises ses mignons, vous ancienne, mon chat. Dites-moi ce qu'est de Lucette.

II – LA FINE ARISTÉRIEUSE

«C'est dire, ce qu'est arrivé, tout de même, l'heure à quatre petites, et de ne pas le, et, je, chacune, une bagne, et ce dans cette prudemment, et ne cache pas, et ne pas, et ne pas.

— Amusez-vous pas comme ça.

— Tous, comme ça, madame. N'empêche pas tous prendre, et ne pas de la, et ne pas.

— Ne je ne m'excuse pas, je ne voulais pas agir.

— Et ne pas, et ne pas, et ne pas, et ne pas, et ne pas. Je ne quand ne pas à ne pas ne ne ne ne ne ne ne.

— Je n'ai pas cru abuser d'aspirant? Ne n'est ce trompe? Dans le cas où je ne dis pas, et ne pas, et ne pas.

— Non, j'aime pas, et ne pas et ne pas et ne pas

16 - PETIT BLANCHISSEUSE

«Nombreux ordinaires. C'est bien.

Commencez donc par tremper la chemise avant de remplir la cuve.

«Ok ! mais dites toujours pourquoi ? Vous ne débarrasse pas les chemises des boutons avant de les tremper ? Ça va tout bouffer, ça va tout bouffer !

«Et moi, je tapouille ça et voilà. Il vous semble ?

«Ah ! Ah ! Ah !

I – LE CONTE DE LA REINE

«Maman, dis moi une histoire.

– Il n'est pas tard, lui dit son père qui était très occupé ce soir-là, mais tu ne dormiras pas tant que tu n'auras pas trouvé ton nom de princesse.

– Oh ! Ce n'est pas un problème, je vais le trouver !

– Mais ton nom de princesse, il faut que tu le trouves en lisant un livre, mais pas n'importe lequel, il faut que ce soit un conte dont tu sois le héros.

– Mais je ne connais pas de contes dont je sois le héros.

– Je le sais, Ca fera un conte.

– Alors lis-moi ce conte. Mais, comme tu le sais, je ne suis pas. Dépêche-toi, je ne dormirai pas.

– Bien, dit le roi, mais ne dis rien à personne, c'est un secret. Il y a longtemps, dans un royaume, vivait une princesse. Elle était belle, gentille, intelligente et elle avait un ami, qui avait de la chance, car il était le roi. Elle était heureuse, elle avait tout ce qu'elle voulait, elle était gentille, elle était belle, elle était intelligente, elle avait un ami, elle avait tout ce qu'elle voulait, elle était belle, elle était gentille

— Faut bien. Toutes les nuits une ou deux fois. C'est ça qui rapporte le plus. Les enculeurs ; ils la demandent tous, à cause qu'elle se laisse bien faire.

— Et combien de fois par jour qu'on la baise ?

— Oh ! là ! là ! ce que t'es pucelle ! Mais on la baise jamais ! Quand on va au bordel c'est pas pour baiser !

— Ah !... Alors comment qu'elle décharge ?

— Ben, elle a une bonne amie, une bonne brune qu'on appelle Sarah, qu'a pas encore eu la vérole. Quand la journée est finie, ma sœur et Sarah se bouffent le chat. C'est meilleur que de faire l'amour. »

VI – PLUS DE ZÈLE QUE DE CAPACITÉS

« Tu te trousses bien vite. Y'a longtemps que tu fais le métier, petite cochonne ?

— Y a que deux mois, m'sieu, mais je sais bien.

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans et demi.

— La femme qui fait le guet, là-bas, c'est ta mère ?

— Non, m'sieu, c'est une qui loge sur le palier.

— Tu es dépucelée ? Oui, je sens ça ?

— Oh ! oui, m'sieu, baissez-vous que je vous y mette la queue !

— Malheur ! quand j'y mets seulement le doigt, je suis au fond tout de suite. Comment veux-tu que j'y mette la queue ?

— Eh ben, le petit bout ; c'est assez pour jouir.

— Laisse-moi te la mettre dans le cul. Ça rentrera plus loin.

— Oh ! et vous allez me faire saigner et papa me foutra des coups.

— Va donc ! tourne-toi, écarte les fesses, j'irai doucement, n'aie pas peur.

— Alors attendez que je vous la mouille.

— C'est bon. Assez mollardé comme ça. Donne ton cul.

— Doucement au moins, pas vite, dites, m'sieu, pas vite... Ouille ! Là ! là !

— Veux-tu pas crier ! tu vas faire venir les agents.

— Je crie pas, m'sieu, mais j'ai mal... Déchargez vite ! oh ! là !

— Tais-toi c'est fini. J'ai la pine pleine de merde. Torche-moi ça.

— Pas dans ma chemise, m'sieu. T'sous ma robe, ça se verra pas. »

VII – JE ME BRANLE

« Quoi que tu y as fait, à Nestine, dis Julot, qu'elle avait l'air si cochon hier au soir en sortant du terrain vague ?

— T'es trop gourde pour que je te le dise. Tu veux pas seulement montrer ta moniche.

— Je veux pas devant tous les gamins, mais à toi tout seul, je veux bien. Mets-y la main, elle te mordra pas.

— Tu parles qu'elle a pas de dents ! elle a pas même de poils.

— Oh ! là ! n'entre pas le doigt, Julot, je suis pucelle.

— T'as le bouton rudement gros, toujours.

— C'est que je me branle... Alors quoi que tu y as fait, à Nestine, dis, Julot, qu'elle s'empoignait la motte à travers ses jupes en sortant d'avec toi ? »

Douze douzains de dialogues ou petites scènes amoureuses
de Pierre Louÿs (1870-1925),
a été publié la première fois
par Robert Telin, à Paris, en 1927.

ISBN : 978-2-89668-380-2
© Vertiges éditeur, 2012
– 0381 –